

Le pistolet à bouchon

On ne revient jamais indemne d'un voyage en inde.
Dit-on ! Vérifié et bien plus encore pour moi.

CAPTAIN JEANY

L'arrestation

Il y a quelques jours, j'étais à New Delhi. Je rejoins la France avec mon van aménagé depuis Istanbul. Je roule, j'avale des kilomètres pour rentrer chez moi. La naissance de ma petite fille Margaux est imminente. Pour conduire plus à l'aise, j'ai un short de bain et des chaussures de type espadrilles. Le chauffage et roule ma poule... La Grèce puis la traversée de la Serbie. Bonne moyenne sur l'autoroute.

À la frontière de Bratrovci avec la Croatie, comme d'habitude le contrôle du passeport, OK. Puis vient le tour du véhicule : ce qui intéresse toujours policiers ou douaniers c'est la grosse quantité de cash, la drogue ou les armes. À leur demande, je réponds : rien de suspect, spontanément je les informe tout de même que dans un placard fermé à clé de ma résidence mobile j'ai un pistolet d'alarme

à pétard. Le canon est bouché et il est donc impossible de tirer une balle. En vente libre en Europe, je l'ai acheté il y a environ 3 ans. Manifestement, ça ne plaît pas... fouille complète du véhicule. Les policiers démontent tout, même les plafonniers.

Direction le poste, rapidement je suis mis en cellule avec mes papiers, clés et téléphone. J'y passe 3 heures, mais je ne suis pas du tout inquiet : je prends même des photos de la cage, que j'envoie par WhatsApp à mon copain Philippe (dit Coco). Je ressors calme et l'on me fait parapher, signer une pile de documents, tout est écrit en serbe, j'ajoute la 'mention: non lu'. Puis soudain, je comprends que l'on va me transférer au commissariat. Ma dernière photo à Coco avec message SMS : c'est chaud, je suis arrêté.

Avant de monter dans la voiture de police, je demande à prendre un manteau ainsi qu'un pantalon et mes médicaments. Il fait -2°C, et j'ai froid ! Refus catégorique.

Deux policiers à l'avant dont une femme conductrice, je suis seul à l'arrière. Après trente kilomètres environ, je fais mon entrée dans le commissariat pour soupçon de port d'arme. Au bout de deux heures sur un banc, avec mes effets personnels, un commissaire arrive et me donne encore une liasse à signer. Je ne suis toujours pas inquiet, mais cela ne dure pas... quand une jeune femme se présente en tant que mon avocat d'office puis m'informe que je passe au statut de prévenu et vais être en garde à vue quarante-huit heures à la prison de Sremska Mitrovica. Motif : détention et

trafic d'armes. À ces mots, je prends un grand coup sur la tête, et reste K.O.

considéré en Serbie comme un acte criminel passible de 2 ans à 12 ans de prison. Décomposé, je crois à une mauvaise blague de la caméra cachée. Mais bien sûr que non, c'est pour de vrai.

Sans plus tarder, en voiture de police, direction la centrale pénitentiaire de Sremska Mitrovica. Une fois devant l'entrée, comme je suis en short et que j'ai très froid, j'ai même envie d'y rentrer. De nouveau, des papiers à signer, pour officialiser mon transfert de la police aux autorités de la prison. Ouverture du portail, traversée du corridor de sécurité ; ensuite passage au portique détecteur de métaux, fouille au corps, le short sur les genoux, baissez-vous, toussiez (en serbe évidemment) humiliation totale. Le cordage de mon short est retiré, par chance je n'ai pas de lacets aux chaussures. Je dépose tous mes effets personnels, montre bague, pendentif, portefeuille, clés de voiture.

Plus qu'une marche vers le drame... je franchis la porte du bâtiment. Une immense prison de 2500 / 3000 détenus. La plus grande et la plus dure, réservée principalement aux criminels.

On me dirige vers un petit bureau, le langage est ferme, et même très ferme, logique on n'est pas à la réception d'un hôtel comme ceux dont j'ai l'habitude dans mes voyages.

Inventaire exhaustif de mes affaires, précédemment déposées dont deux billets de cinquante euros avec notation des numéros, mon passeport, les papiers du véhicule et les clés. Encore une liasse à signer. L'opération est rapide. Escorté par un gardien en

uniforme bleu foncé avec matraque, menottes, bombe lacrymogène... la vraie tenue maton, on tourne à gauche et je me retrouve enfermé dans une cellule de police. Pourquoi police ? Elles sont toutes identiques en conception. Mais on y a enlevé tout ce qui pourrait être confortable, j'exagère sur ce mot, le confort n'existe pas en prison serbe. Cette cellule est complètement 'destroy', lits superposés dont un est complètement inutilisable, un coin WC d'une puanteur à vomir. La chasse d'eau fuit et il y a dix centimètres d'eau au sol. C'est un cachot du dix-neuvième siècle avec des multitudes de graffitis au mur. Tout est prévu pour faire mal, craquer, pour faire avouer, notamment un criminel de mon espèce. J'ai eu la trouille comme jamais (à part au Nicaragua quand les border policemen tiraient à vue au M16 (j'en reparlerai lors d'une autre aventure). Rien qu'une couverture que mon chien refuserait. Je découvre un gars, la trentaine qui n'arrête pas de tourner/virer. Il s'allonge, se lève, pleure, manifestement instable. Il venait de craquer et en fin d'après-midi il finit par se fracasser la tête contre le mur et un montant du lit. À ses hurlements deux matons viennent le chercher, probablement pour l'infirmerie. Il y a une mare de sang sur le sol. Apparemment il venait d'arriver. J'ai su par la suite que c'était un junky en crise de manque qui voulait une piqûre de substitut de coke ou héroïne. Ils le font tous, enfin ceux qui savent. Comme il restait une boîte de soixante-quinze grammes de pâté et un bout de pain, rien depuis le matin, je n'ai donc pas hésité.

Me voilà à l'isolement en garde à vue pour quarante-huit heures. De toute la durée de mon incarcération, ce sont les heures qui auront été les plus difficiles.

Le sang sur le carrelage pas nettoyé et la soif... lors de ma déposition au commissariat j'avais demandé de l'eau en bouteille, étant très fragile des reins suite à un cancer et de la vessie pour un problème de vieux, normal, la prostate.

Quelques morceaux de mousse pour me faire un matelas sur le treillis en fer, afin de m'allonger, un autre bout de mousse crasseuse pour la tête fera l'affaire. Cela me fait penser aux publicités télé pour les matelas orthopédiques et les oreillers

ergonomiques... si vous voyez ce que je veux dire. Je commence à m'y faire. Il fait froid, j'ai besoin de la couverture puante, je la secoue 10 fois pour éliminer tous les petits résidents noirs qui grouillent dans leur logis. Je m'agrippe au montant du lit, ma main est couverte de sang de l'autre camé. Je m'essuie sur un lambeau de couverture trouvée dans un coin.

À ce moment, allongé, je suis traversé par le souvenir récent d'à peine quinze jours en Inde, de la vie ou de la survie plutôt, de la caste des 'intouchables'. *J'y reviendrai en détail dans un autre chapitre.* Je suis coupé de tout, pourtant je commence malgré tout à m'adapter. Sans montre je suis l'ombre des barreaux sur le mur de gauche à droite et j'arrive à déterminer approximativement l'heure solaire. Vivant d'ordinaire sur ma péniche, je suis un homme 'de l'extérieur' et je maîtrise assez bien ma montre solaire.

Clac-clac (je le dirai souvent) le portillon passe gamelle vingt centimètre par vingt centimètres s'ouvre, je reçois cent grammes de pain et une boîte

de pâté de soixante grammes ; rien d'autre, ni gobelet ni fourchette plastique, et surtout pas d'eau. À moi de me débrouiller. Comment faire pour boire, le robinet, oui, mais il n'y a pas d'eau qui coule... il faut quand même que je boive. Je tape et réclame en anglais water. NE ! le portillon se referme. Que dalle ! désemparé je retourne dans le coin WC. Que faire ? Boire la mauvaise eau au robinet, mais le problème, ça ne coule pas. Je vois qu'il y a de l'eau dans le réservoir des toilettes. Alors je décide de rincer l'éponge que je trouve dans un coin, pour boire ainsi quelques gouttes.

J'ai donc maintenant la méthode pour boire. À part les bêtes je m'adapte (on nous rabâche en France les punaises de lit, un passage ici on comprend direct. Le soleil commence à disparaître et le crépuscule me plonge dans la pénombre. Je me rends compte qu'il n'y a pas de lumière sans doute pour éviter les suicides. Puis les projecteurs du corridor sont allumés et la partie droite de la cellule s'éclaire.

Je m'allonge, je tourne, je ne me sens pas bien, maux de ventre comme cela vous est déjà arrivé... puis je me lève avec la diarrhée dans le short, je suis plein de m...

Encore une question dans ce cachot ? Comment me laver ? Pas d'autre choix que le réservoir des WC, mais il n'y a pas de lumière. Après avoir vérifié que mon short de bain ne sentait pas mauvais, tout nu, je me nettoie avec l'éponge. Nouvelle question, comment sécher ? Pas d'autre choix que de le renfiler et de dormir avec, la chaleur corporelle le séchera. Je m'adapte encore. Ma nuit en tôle s'achève, le jour se lève. J'aurais bien voulu dormir,

mais les bêtes m'en empêchaient. Je les sentais, mais ne me piquaient pas, étrange ! Plus tard, je comprendrai. Au bout du premier jour de garde à vue, je me disais « demain le cauchemar est terminé » Ouverture du portillon passe gamelle, clac-clac (déjà dit) un bout de pain et du pâté en boîte. Je n'aurai plus rien jusqu'à ma sortie de garde à vue. C'est peu, mais c'est ainsi. Explication par la suite : on m'aurait « oublié ». L'autre camé étant embarqué. Rien à faire d'autre que d'attendre tranquillement si je peux le dire. J'ai pas mal été occupé par l'ombre des barreaux sur le lit, l'étagère en fer rouillé, la porte en face. Je détermine midi. De temps en temps je vais me désaltérer à mon abreuvoir, le réservoir des WC.

Et voilà, la journée a passé vite. Je ne me suis pas fracassé la tête contre un mur, je deviens un bon client. Quelques pensées négatives, mais ça va. Dans ma vie, j'ai eu des moments de souffrance extrême liés à la maladie que l'on ne peut estomper que par l'injection de morphine. J'ai ce souvenir, alors en ce moment difficile je n'ai rien de cela. À part 'la courante' du début de nuit de la veille. Comme le jour précédent c'est le tour de l'horloge solaire en suivant les ombres. Puis le crépuscule, le projecteur extérieur, la nuit je connais déjà et suis sans appréhension majeure. Je me demande à quelle heure ils vont venir me libérer. De 10 h à 17 h. Ces quarante heures de cachot furent terribles, je pensais au bagne de Saint-Laurent-du-Maroni, l'île royale, immortalisé par le film Papillon lorsqu'il apprivoise un cafard, ou Edmond Dantès, la solitude dans ces conditions fut terrible.

En fait vers 11h30 / midi - heure solaire- on me sort de la cellule puis de l'enceinte de la prison. À l'extérieur je monte dans une voiture bleue, le grand-père criminel que je suis est menotté et les pieds entravés d'une chaîne. Je constate en toute évidence que l'on monte d'un cran. C'est la première fois de ma vie ! Deux policiers à l'arrière, je suis au milieu. Deux autres à l'avant, dont le conducteur. Quelques kilomètres en direction de la préfecture de police de Sremska Mitrovica. La voiture se gare dans la cour, deux policiers descendent pour des formalités ; je reste dans la voiture, les deux autres flics gardent la main sur leur arme de service. Vous avez tous vu ça dans les films, pour moi c'est du vrai. Après trente minutes et la voiture hurlante au gyrophare repart. Non loin, le tribunal de grande instance. Une pensée me vient à l'esprit : Monsieur DSK Strauss-Kahn. Même mise en scène, une vingtaine de marches, tenu énergiquement par deux hommes en uniforme. Nous entrons dans le grand hall, puis au premier étage. J'ai beaucoup de mal à marcher avec la chaîne aux pieds. Un policier demande la salle d'audience du procureur (je ne comprends pas le serbe, mais cela me paraît évident. Nous sommes maintenant au troisième étage. Dans le couloir, on m'ordonne de m'asseoir sur un banc. Deux femmes m'attendent, je reconnais mon avocate commise d'office accompagnée d'une autre que je comprends immédiatement comme étant l'interprète franco/serbe. Par son intermédiaire, mon conseil m'explique que l'acte d'accusation criminelle est grave, la cause probable de tout ce dispositif de sécurité maximum. Pour un assassin de

vingt personnes à la kalachnikov, c'est la même que pour pépère.

Ah bon ! tout ce dispositif pour un pistolet à pétard à canon bouché, totalement inoffensif. Je suis assis quand on me traduit que je risque jusqu'à douze ans de prison. Je n'y crois toujours pas tellement c'est énorme.

Deux policiers ne me quittent pas des yeux, ainsi que deux autres plus jeunes que je pense être en formation. Une heure de discussion, je suis toujours calme.

Nous entrons dans la salle d'audience....